

NOTES SUR TROIS COMMUNAUTES RURALES EN PAYS MERINA

par J. J. BERG

Andraratikely, Soamanety et Antaboka sont trois villages situés au Sud de Tananarive pour le premier, à l'Ouest pour les deux autres. Dans un rayon de 90 kilomètres à partir de la capitale, ces trois communautés offrent des similitudes dans le domaine de l'organisation économique, de substantielles nuances dans celui des systèmes de culture.

Soamanety

Depuis Arivonimano, la route de l'Ouest épouse les méandres encaissés de l'Andriankely, sans prendre d'altitude. Après un dernier pont, deux lacets fermés, une rampe très dure, la route débouche sur un ciel de saison sèche, et sur un lointain tourmenté et sombre. C'est le Sud, l'Ankaratra. Au premier plan le plateau d'Arivonimamo, avancée septentrionale des basanitoïdes, domine par une série de plans dégradés un étroit thalweg dissymétrique qui file vers l'Est. Dans cette direction et au niveau de la route, Soamanety disperse et agglomère cases rouges et toits végétaux. Vers le Nord les hautes collines étalent leurs touffes de *bozaka* (1) ligneux et coupant. La vallée du nord est régularisée par des casiers à riz sur toute sa longueur. Quelques rizières menues sont bâties en terrasses et remontent les versants à la faveur de replis de terrain. Ce paysage aux durs contrastes topographiques sert de support à une petite humanité sympathique et accueillante, d'une émou-

(1) Herbes, graminées diverses.

vante dignité face à un avenir fait de problèmes démographiques et économiques.

L'habitat

Le village est au kilomètre 65 de la route nationale n° 1. Il utilise un replat de croupe orienté de l'ouest à l'est, à 1 410 mètres d'altitude et qui domine de 50 mètres au Sud, de 25 mètres au Nord, deux thalwegs « agricoles ».

La population compte 112 personnes réparties en 32 cases, à raison d'une famille par case. Un seul écart au sud-est est distant de 1 kilomètre environ et comprend 4 maisons. Le centre principal n'est pas concentré : il est constitué par quatre groupes distincts de maisons, implantés sur la croupe et séparés par des terrains vagues de 100 à 200 mètres de profondeur : à l'ouest, Soamanety ; au centre, Morarano ; à l'est Ambodifary (ceux-ci étant alignés) ; au nord et en contre bas, Antanety. A l'extrémité orientale de la croupe, un bouquet d'arbres signale des ruines, c'est Mamba. Le territoire communal comprend aussi deux groupes de ruines ceinturées d'anciennes murailles, à 1 et 2 kilomètres vers l'est et le sud-ouest. Le village principal est bordé du côté sud par d'anciennes terrasses abandonnées aujourd'hui.

Cette dispersion paraît quelque peu aberrante étant donné les habitudes grégaires des paysans Merina. Elle s'explique par l'histoire traditionnelle de la communauté qui forme un *Fokonolona* (2). La fondation du village est fort ancienne. Les hommes interrogés n'ont pas pu fournir de date. Par contre, ils savent qu'il y eut à l'origine un *Tompokomenekely* (3), qui implanta sa résidence dans le hameau de Mamba, aujourd'hui abandonné. Puis, par le jeu de l'accroissement démographique et des descendance, une première filiation a donné naissance au hameau de Morarano. Ce dernier était fortifié, il reste encore des lambeaux de fossés transformés en fumières. Dans une phase ultérieure, les membres de la communauté ont émigré et fondé trois hameaux à l'intérieur des limites du fief primitif, devenu entre temps territoire de *fokonolona*. Cette période de dispersion est relativement brève. D'après les explications « locales » les hommes auraient commencé à se regrouper à la suite des décès intervenus au sein des familles émigrées. Les descendants directs ont regagné le centre initial en plusieurs étapes, car ils se sentaient « isolés ». C'est ainsi que fut créé Soamanety, en pre-

(2) Communauté villageoise fortement structurée.

(3) Littéralement « Seigneur du petit don » : Seigneur *fieffé*.

mier lieu, à 150 mètres à l'ouest de Morarano. Ce noyau jouxte le sommet de la route nationale ; il ne comprend aucun ouvrage de protection. Les cases y sont disposées en ordre lâche : elles sont au nombre d'une dizaine et forment une petite nébuleuse. Contre les cases de l'Est, de petits « jardins » sont plantés en maïs et haricots. Le centre est relié à Morarano par un chemin creux, bordé de débris de murettes de latérite. De part et d'autres de la sente, des témoins de billon montrent qu'il y eut là des cultures de case de même que sur les terrasses bien conservées de la face sud du village.

Par la suite deux autres hameaux furent fondés selon le même processus et pour les mêmes raisons, Ambodifary à l'est de Morarano et Antanety au nord-est. Ils sont également éloignés de Morarano, résidence du chef de village. La chronologie des faits est impossible...

Il aurait été intéressant de faire préciser les raisons qui ont déterminé le choix des emplacements secondaires. Or, les villageois ont perdu le souvenir des motifs et des dates. Un essai de chronologie sommaire, à partir d'Andrianampoinimerina, dont « on a entendu parler », s'est révélé vain. De même, la toponymie ne révèle rien de particulier. Morarano (4) ne semble pas justifier son nom actuellement car il faut aller chercher l'eau dans le thalweg du Sud. Cependant les carrés de terrain cultivés en jardins sur la face méridionale sont bien alimentés en eaux de ruissellement en saison des pluies. Est-ce là un motif puissant d'installation ? Ambodifary, « en bordure du lac » (ou de la mare) n'a pas plus de signification. A la question de savoir pourquoi Soamanety porte un tel nom, il n'a pas été répondu. Il est très aléatoire d'épiloguer sur le sens de « manety », action de couper, et « soa » agréable, qui évoquent l'essaimage de la communauté primitive. Seul Antanety justifierait son nom, car le hameau est construit sur le dévers nord de la croupe et en contre bas des trois autres. La structure actuelle de l'agglomération est donc le résultat d'une évolution commandée par les besoins du regroupement, inhérente à la mentalité du paysan malgache et à la tradition communautaire du *fokonolona*. Cependant, dans le cas de Soamanety, la stérilisation des terres de la zone méridionale du finage semble avoir joué un rôle important.

La situation du village ne répond pas à des critères aussi nets. Elle ne semble pas avoir été définie par des soucis de défense ou par des nécessités commerciales. En effet, le sommet de la croupe est presque plat, de grandes dimensions et

(4) Littéralement : « où il y a beaucoup d'eau ».

n'offre pas le site classique de *rova* (5) facile à aménager en forteresse. Le grand courant d'échanges de bovins entre Tsiroanomandidy et Tananarive passe plus au Nord, par Ambatolevy. Interrogés, les paysans voient les avantages de la situation dans les facilités d'accès à la vallée rizicole du nord et aussi dans l'espace disponible sur la croupe, pour le gardiennage des bœufs. Cependant, les cultivateurs sont très sensibles aux inconvénients de cette situation qui n'est pas centrale par rapport au terroir.

Le terroir

La totalité des terres contrôlées par la communauté est dans la zone des granites et des migmatites profondément décomposés. Les terrains latéritiques constituent le fond pédologique, sans que la vocation culturelle des terres soit homogène car il faut y ajouter les *baiboho* (6) du talweg du nord. Par ailleurs, si la répartition des cultures suit la fertilité des sols, des facteurs humains interviennent. C'est pourquoi le terroir est divisé en zones distinctes selon que les terrains sont cultivés, laissés en friche, ou bien font l'objet de longues jachères. Une seconde constatation préliminaire : les superficies sont sensiblement égales de part et d'autre de la colline où est implanté le village. Mais il n'en est pas de même pour les terrains effectivement exploités. Ainsi, il faut distinguer plusieurs zones :

— Au sud, le territoire est formé par les versants dissymétriques d'une petite vallée. Le versant méridional est parsemé de bouquets d'arbres entre lesquels apparaissent des parcelles à l'abandon. Ces dernières sont limitées par de petites levées de terre, non sans ressemblance avec des « rideaux ». C'est ici le domaine du *bozaka* (*). La disparition de la culture est liée au retrait de la population et à la libre pâture de bœufs qui détruisent les plantations de manioc. On ignore la mise en défense des parcelles cultivées. Sur le versant septentrional, pas de culture, étant donné la raideur des pentes et l'absence de terre arable. Le haut du versant, limite de l'agglomération villageoise est adonné à quelques cultures de case. Le thalweg est trop étroit pour être aménagé en rizières.

— Au sud-ouest, une zone abandonnée sert de pâture extensive. C'est d'ailleurs l'ancienne zone de culture et l'habitat y a disparu.

(5) Enceinte fortifiée au sommet d'une colline.

(6) Terres périodiquement inondées.

(*) Voir note 1.

— A l'est, la vallée est fermée par une vaste colline, site d'un ancien hameau. Elle porte des traces d'une occupation agricole : carrés de terrain délimités par des levées de terre. Cette zone fait encore l'objet de cultures d'arachides, mais avec de longs cycles de repos.

— Au nord, le terroir est exploité plus intensément, car les champs sont plus facilement accessibles, et parce qu'il existe une importante vallée rizicole. Ici les terrains appartiennent à deux catégories :

- la vallée rizicole, soigneusement aménagée en casiers dénivelés les uns par rapport aux autres et irrigués grâce aux eaux d'une petite rivière permanente ;
- les *tanety* (7) en bordure de cette vallée, sont dévolues au pâturage. Fait significatif, elles sont dégradées par de nombreuses loupes de glissement de faibles dimensions. Ces glissements seraient dûs à des cultures permanentes aujourd'hui abandonnées ;
- en aval de cette vallée et dans la direction du nord-est, les pentes moyennes et basses de *tanety* (*) sont dévolues à la culture du manioc. Les champs sont, ici, fort éloignés du village, ce qui est un inconvénient mineur, puisque le manioc ne demande que 30 à 50 jours de travail par an.

Ainsi la mise en valeur du terroir est réduite dans l'espace, irrégulière dans le temps. A tout prendre, la région méridionale est, aujourd'hui, dans une situation d'abandon, tandis que la zone septentrionale est plus intensément exploitée. Deux raisons expliquent le fait ; la première est historique : les hameaux du sud ont été abandonnés, les terres qu'ils cultivaient ont été peu à peu laissées en friche. Le regroupement définitif autour du centre actuel a considérablement réduit la surface cultivée. La seconde raison est d'ordre technique. Les paysans disent ne pas pouvoir fumer des champs aussi éloignés. En effet, le problème du transport du fumier est difficile à résoudre, étant donné que la communauté ne possède que 4 charrettes. En posséderait-elle bien plus que l'accès des champs lui interdirait un transport rapide. La nécessité de fumer abondamment des sols est consécutive à une dégradation de leur fertilité. Ne serait-ce pas une des raisons du regroupement ? Il n'est pas étonnant que l'activité se soit reportée sur la zone nord d'accès plus facile, et dont les sols sont moins épuisés.

(7) Colline.

(*) Voir note 7.

La structure foncière confirme la répartition actuelle des zones de culture. La population active compte 60 personnes. Tous les villageois sont propriétaires fonciers intéressés par la zone nord. Les propriétés sont réparties de la manière suivante:

- 5 familles possèdent 1 hectare environ,
- 27 familles possèdent plus de 5 hectares.

Chaque « domaine » est constitué par 0,5 à 2 hectares de rizières, le reste en *tanety* (*), il faut y ajouter pour tout le monde un petit jardin. Les terrains de colline ont fait l'objet d'une appropriation individuelle depuis fort longtemps. Mais les *tanety* (*) non cultivées appartiennent aux Domaines qui peuvent accorder le droit de culture sur simple demande. Ceci entraîne l'appropriation individuelle au bout de quelques années, selon les nouvelles dispositions foncières prises par le législateur malgache. Quoiqu'il en soit, dans ce village, la propriété est extrêmement morcelée, par le jeu des héritages. La superficie totale cultivée est de 113 hectares, représentant à peu près 50 % de la superficie totale du terroir. Ce chiffre n'est qu'une évaluation, un ordre de grandeur : le paysan de Soamanety n'évalue pas sa fortune en éléments statistiques. De plus, il faut bien préciser que les cultures ne sont pas toujours annuelles et variables en extension. Ces faits sont responsables de la dilatation ou de la contraction de l'espace effectivement cultivé. Le village connaît le métayage. Deux métayers louent et travaillent des terres, dont il est difficile d'évaluer les superficies, car elles donnent 500 kilos de paddy et ceci ne cadre pas avec la surface déclarée de 4 ares de rizières en moyenne. Ce serait plutôt le loyer de la terre en équivalent paddy. Le terme tombe à échéance au mois de juin, après la récolte de *Vary Vakiambiaty* (8). Les bailleurs ne résident pas dans le village, mais ont émigré dans la région de Tsiroanomandidy.

Les travaux et les jours

Les cultures et les méthodes sont celles des Hautes Terres, avec moins d'abondance dans le matériel que dans le secteur des Betsimitatatra. Le matériel agricole est, en effet, assez réduit. Le village ne possède que 52 bœufs, 4 charrettes servant au transport du fumier. Il existerait un « certain nombre » de herses. L'instrument universel est l'*angady* (9).

(*) Voir note 7.

(8) Riz de saison humide.

(9) Bêche malgache.

Le riz est bien sûr la principale culture. Puis, par ordre d'importance, les cultures sèches : maïs, manioc, *soanjo* (10), haricots et arachides. Les rendements reflètent la valeur des sols et les aléas saisonniers. Nul n'ignore ici la valeur de la terre d'Analavory ! Les terres de bas fonds sont des *baibohos* (*) de couleur brune. En saison sèche et après drainage, ces terres peuvent être atteintes d'une dessiccation profonde. Les cultures sèches sont du domaine des colluvions latéritiques, pénibles à labourer en saison sèche, par suite d'un durcissement superficiel. Avec les pluies, ces terres deviennent meubles.

La récolte de riz est celle du *vary vakiambiaty* ou riz de saison humide. Le manque d'eau et un climat plus « frais que dans l'est » sont cause de cette unique récolte. Les sources et la petite rivière du nord sont pérennes, mais leurs débits d'étiage sont très faibles en hiver. C'est pourquoi les pépinières sont localisées à l'amont pour éviter une perte dans l'irrigation. Cette dernière se fait par captage d'une partie des sources et par une modeste prise d'eau sur la rivière. Les labours, à l'*angady* (**), ont lieu en juillet et août, et le piétinage est remplacé par le hersage. Cependant, le planage des casiers nécessite encore un gros travail. Les semis ont lieu en septembre-octobre, par contre le repiquage est très étalé. Ses périodes sont de durée variable selon les variétés ou la date du début de la saison chaude. Ils peuvent durer du 15 novembre au 15 janvier, avec une période de pointe vers la seconde quinzaine de décembre. Les récoltes ont lieu d'avril à mai. Il est rare que les rendements soient considérablement abaissés par des catastrophes. Du moins « on » ne se souvient pas d'anomalie climatique qui ait considérablement touché le riz au cours de ces dernières années. D'ailleurs, ces vallées sont à l'abri des inondations, étant donné que les débits de la petite rivière ne sont jamais élevés, même en saison des pluies.

Les deux variétés de riz cultivées ont des cycles végétatifs différents, ce qui explique l'étalement des travaux. Le *vary botry* est apprécié pour sa précocité, le *vary lava* est cultivé en vue d'une commercialisation dont il est difficile de dire si elle est totale. Les terres sont régulièrement engraisées par apport du fumier de parc. Ce fumier est en quantité insuffisante car le cheptel est peu nombreux. Les 52 bœufs constituent un troupeau de faible importance par rapport aux terres de pâturage. Les ovins et les caprins sont laissés en liberté et ne sont pas sus-

(10) Taros.

(*) Voir note 6.

(**) Voir note 9.



ceptibles d'apporter un volume important de fumier. Les bêtes sont nourries sur le *bozaka* (*), la provende des bœufs est complétée par un apport de manioc à la saison sèche ou quand les bêtes travaillent. Ces bêtes sont achetées sur les marchés locaux, et le village ne comprend pas de naisseurs de profession. Fait significatif, alors que le village a le droit de pratiquer le *doro tanety* (11), il ne profite pas de cette faculté. L'élevage se résume à l'entretien des bêtes utilisées à des fins agricoles ou alimentaires.

Toutes les cultures sèches sont vivrières et leurs productions plus ou moins commercialisées selon les années. Les rendements sont fonction des précipitations annuelles.

Le calendrier se présente de la manière suivante :

- labours généraux sur les pentes en février ;
- bouturage du manioc en août et récolte après une période végétative de deux ans ;
- plantation, en décembre, du maïs, des haricots, du saonjo, des arachides, au cours de la première semaine. Ces plantations peuvent commencer en fin novembre, selon les années.
- récolte en fin mars.

Les seules périodes mortes couvrent les mois de juin et de juillet, au cœur de la saison sèche. Ces cultures sèches ne sont pas intégrées dans un système de rotations savantes. Le maïs et les haricots, considérés comme production alimentaire importante, sont complantés, pas trop éloignés du village, car les sarclages y sont fréquents, les fumures soignées. En ce qui concerne les arachides et le manioc, il n'y a rotation ou assolement que dans la mesure où la terre reste en repos une, deux, trois années après un cycle de culture. Cette jachère est rendue obligatoire par la faible fertilité des sols de *tanety* (**) et la carence de fumier, réservé aux rizières.

Tous les paysans font des cultures maraîchères. Chaque famille possède son jardin situé au contact de la vallée Sud, dont elle tire quelques légumes et des brèdes, indispensable condiment. Ces jardins sont complantés de fruitiers divers, orangers et mandariniers essentiellement. Le caféier y est représenté, mais il s'agit d'une véritable cueillette destinée à la consommation interne. L'évaluation de ces différentes cultures est impossible. Les productions n'en sont commercialisées que dans les limites d'un surplus déterminé par rapport aux besoins ali-

(*) Voir note 1.

(11) Feu de brousse.

(**) Voir note 7.

mentaires de la « maison » de chacun. La même incertitude pèse sur les rendements des cultures irriguées et sèches. Le riz donnerait 2 tonnes à l'hectare, ce qui corrobore les estimations générales concernant la province de Tananarive. Ce riz est vendu après le *vakiambiaty* (*) dans des proportions variables selon les années. Les raisons de cette commercialisation revêtent un caractère obligatoire pour ce petit monde : nécessité d'acheter ce que le village ne produit pas, surtout des produits manufacturés, d'acquitter les impôts, etc. Quoiqu'il en soit, l'autoconsommation est forte puisque les périodes des soudures, avril et mai, sont parfois critiques. Les autres productions ne donent pas lieu à d'actives transactions, sauf en cas de grosses récoltes. L'arachide n'est même pas totalement aliénée, car elle peut servir d'appoint en cas de déséquilibre alimentaire. Les légumes et les fruits sont intégralement consommés par la communauté dont le nombre s'accroît rapidement. Le petit élevage ne fournit pas plus d'appoint monétaire car ces hommes et femmes mangent de la viande en moyenne une fois par semaine ; les produits de basse cour font les frais de ces agapes hebdomadaires. Les quelques produits vendus le sont sur le marché d'Ambatolevy.

Ce petit commerce ne va pas loin, mais il suffirait à lui seul à prouver que Soamanety ne vit pas en autarcie complète. La fréquentation du marché d'Ambatolevy est régulière. Quelques cultivateurs pratiquent un modeste négoce : vente de surplus de riz et de produits de culture sèche. De l'aveu commun, ce petit trafic a pour but le dégagement des ressources monétaires nécessaires à l'acquisition de produits allogènes. Cependant, il semble que ce commerce soit plus étendu qu'il ne paraît de prime abord, car une coopérative est en projet. Ceci suppose des transactions relativement importantes par rapport à la production globale, et tout porte à croire que le riz en forme le principal. Cette ouverture économique sur le monde extérieur est en partie renforcée par les relations sociales. En apparence cette cellule rurale ignore les stratifications sociales à base économique. L'écart entre les propriétaires fonciers est faible, et la terre ne manque pas. L'entr'aide dans le travail des champs est de règle pour tous les travaux demandant une grande rapidité d'exécution, les repiquages par exemple. Les instruments aratoires, les charrettes, les transports font l'objet de prêts ou d'échanges, sans que ce système entraîne des redevances spéciales. Des Betsileo viennent travailler par équipes lors de grands travaux : labours et moissons. Ils sont logés par

(*) Voir note 8.

leurs employeurs, rémunérés sur la base d'un travail à la tâche. Celui-ci est effectué à la parcelle; le temps peut être pris comme unité. Les tarifs oscillent, autant qu'on puisse en juger, autour de 1500 FMG. Sur le plan familial, ce *Fokonolona* (*) n'est pas fermé complètement à l'étranger, puisque les deux métayers ont pris femme sur place bien qu'originaires d'Ambatolampy.

Soamanety, est donc un village merina typique par la structure de l'organisation économique et sociale. La solidarité des membres de la communauté n'est pas le trait le moins frappant. Il est cependant une remarque que fit le chef de village : les terres ne manquent pas, les bras font défaut, si bien que les garçons sont mis à l'*angady* (**) dès 13 à 14 ans. Un autre problème est épineux : celui de la scolarisation des 45 enfants en âge d'apprendre (12). Un prêtre dispense un enseignement élémentaire, après l'office du dimanche. Ce rythme est considéré comme insuffisant par le chef de village. Le souci de doter les enfants d'une instruction valable est impressionnant.

Antaboaka

La zone agricole volcanique de l'Itasy peut être divisée en deux grands secteurs selon les systèmes de culture qui y sont définis. Le centre-est du massif est dévolu à la grande culture de l'aleurite. Une colonisation active y a créé, après de nombreux tâtonnements, un foyer de culture spéculative. Depuis Analavory jusqu'au Sud d'Ampefy, en bordure du massif, la culture du tabac est devenue une activité maîtresse. Cette culture est menée par un paysannat malgache dynamique. La culture du tabac et sa production y revêtent un aspect particulier, sans qu'il y ait, pour autant, monoculture spéculative ou mono-activité. Antaboaka, sur la piste de « l'ilot boisé » appartient à ce type.

Le village est modeste, aussi bien par le nombre de ses habitants que par les dimensions de l'habitat. La surface des terres cultivables et cultivées est des plus réduites. Le finage est adossé au massif de granites migmatites du Soroboratra, qui forme comme un amphithéâtre serrant de près une petite

(*) Voir note 2.

(**) Voir note 9.

(12) En décembre 1963, un instituteur de la Mission Catholique était installé dans le village depuis une semaine. L'autorisation d'ouvrir l'école était attendue avec impatience.

plaine, étranglée par une éminence à son débouché sur la rive nord du lac Itasy. Le terroir fait face au Sud depuis les pentes du Soroboratra jusqu'au lac. Les terres dépendant du hameau débordent à l'ouest de la route nationale et attaquent les premières pentes de l'Antsakarivo, dôme trachytique dont la base est formée de basanitoïdes. Mises à part ces pentes, partout les terrains sont ferralitisés, mais couverts de cinérites noires en épaisseurs variables, de 50 centimètres à 1 mètre. En somme le finage est, ici, relativement réduit et les bonnes terres à rizières sont limitées en extension.

Le système de culture

Il révèle ce défaut de terres à riz. Le terroir comprend deux zones différentes par leurs vocations culturelles :

— une plaine de faible surface composée d'alluvions lacustres déposées selon une pente infime du nord au sud. Ces alluvions sont encore gorgées d'eau à proximité du lac. Une partie des bas fonds est mal drainée, la raison semble en être la difficulté d'écouler les eaux collectées. Les rizières couvrent l'ensemble de cette plaine.

— Les pentes du Soroboratra et de la colline du Sud-Est sont en grande partie couvertes de projections volcaniques. Elles atteignent parfois 15 à 16 %. Ces sols sont desséchés en saison fraîche, meubles en saison des pluies. Malgré cet inconvénient les champs remontent jusqu'au sommet des *tanety* (*), sauf sur les versants de l'Antsakarivo, faiblement « colonisés ». Haricots et maïs, arachides, manioc et tabac sont les cultures de ces pentes. Ce sont d'ailleurs les cultures principales du village, le riz étant produit en quantité insuffisante. De tous temps, il en fut ainsi et les villageois achètent le riz dont ils ont besoin.

L'unique récolte de riz est celle du *Vakiambiaty* (**); le climat et l'imparfaite maîtrise de l'eau réduisant les possibilités de faire deux récoltes. Pour des raisons évidentes de sol et de topographie, les pépinières sont des « *ketsa vohitra* » ou pépinières de colline. Leur irrigation se fait par collectage des eaux de pluie ou par canalisation des eaux de source. Ces dernières ont des étiages très creux au moment de la saison sèche. En cours de végétation, après le repiquage, ces sources alimentent les rizières au pied du Soroboratra. Cependant cette irrigation fait l'objet d'une discrimination entre les proprié-

(*) Voir note 7.

(**) Voir note 8.

taires de rizières, car les eaux sont insuffisantes pour alimenter les rizières situées à l'aval de la plaine. Les casiers du sud sont assujettis à une véritable riziculture pluviale, plus ou moins aidée par les pulsations de la nappe phréatique entretenue par le voisinage du lac. Mais si l'eau est abondante en janvier et février, elle fait parfois défaut en décembre.

Les techniques du labour sont celles de tous les secteurs périphériques du massif de l'Itasy. Ils se font soit à la charrue, soit à l'*angady* (*). Le hersage a remplacé les piétinages, mais les explications qui concernent cette méthode restent obscures. Le piétinage serait un moyen de malaxer le fumier et de le mélanger à la terre, il ne serait pratiqué que par les possesseurs de bœufs. Ces labours ont lieu en septembre, les semis en pépinière en novembre, les repiquages en début janvier, la récolte en mai. Les rendements seraient de 1 tonne à 1,2 tonne à l'hectare ce qui paraît faible par rapport aux rendements obtenus dans la région et à la valeur des sols alluviaux. La variété cultivée est le *vary botry* appréciée pour sa précocité. Le *vary lava* n'intéresse pas ces gens qui ne peuvent faire du riz une denrée exportable.

Les cultures sèches font l'objet de soins attentifs car elles sont commercialisées quand les récoltes sont abondantes. Le tabac est la production la plus intéressante, celle dont les rapports monétaires sont les plus importants, celle qui rétablit le bilan alimentaire. La culture en est presque totalement contrôlée par la mission métropolitaine. Les arachides et les haricots viennent en seconde position en ce qui concerne la commercialisation. Le maïs couvre des surfaces importantes. Les ventes de cette céréale sont peu importantes car celle-ci sert à combler le déficit en riz ; en cela le maïs est plante vivrière. Les villageois insistent sur le fait que la commercialisation des arachides, des haricots et du maïs n'intervient qu'après satisfaction de leurs besoins. Le manioc est totalement autoconsommé.

Le système de culture est intensif. Le fumier de parc, peu abondant, est réservé aux *tanety* (**) qui portent des cultures riches, surtout au tabac. Les hauts de pente sont labourés à l'*angady* (***) ; les bas de pente à la charrue et soigneusement hersés. Et il existe un véritable assolement pour ces différentes cultures :

— manioc pendant un an et demi ce qui paraît insuffisant à certains, car le manioc ne serait pas ici tout à fait dans son domaine écologique ;

(*) Voir note 9.

(**) Voir note 7.

(***) Voir note 9.

- deuxième année : association haricots-mais en complant ;
- troisième année : arachides ;
- quatrième année : tabac.

Cet assolement est celui des petites parcelles de terre. Les propriétaires insuffisamment nantis sont obligés de tirer le maximum de leurs lopins et le cycle est ininterrompu. Ce n'est pas le cas des gros propriétaires fonciers qui peuvent se permettre des jachères de deux ou trois ans après un cycle complet.

Les productions fruitières sont d'une grande faiblesse, alors que les villages voisins font un important commerce d'agrumes. Il existe bien autour du village quelques plants d'orangers. Ce sont de jeunes arbres sous lesquels du tabac a été complanté. Mais ces complants disparaîtront quand les arbres seront tous adultes. Et, fait curieux, le village ne jardine pas ou presque, même pour améliorer l'ordinaire. D'autre part, l'élevage est limité à l'acquisition de bœufs sur le marché d'Analavory. Ces bêtes sont destinées au travail de la terre et à la production du fumier de parc. Bien que les parcs soient abondamment pourvus de litière, le fumier est insuffisant en qualité.

Le tabac est donc la culture essentielle, dont la production sert à rétablir l'équilibre économique de la petite communauté. Le riz fait figure de céréale associée dans le système de culture, mais il commande bien des transactions. La prospérité annuelle de ce village dépend des agrégés du tabac par la Mission.

Le village

La population est chiffrée à 100 personnes y compris les enfants. Ce monde vit dans 18 cases, soit une case par famille. Le nombre d'enfants y est très élevé : 4 par famille au minimum, 12 pour la famille la plus « nombreuse ». Tous les chefs de famille sont possesseurs de terre : un petit terrain autour de la case et des parcelles dispersées à l'intérieur du finage. Cinq d'entre eux possèdent des rizières, les autres n'ont que de la *tanety* (*). Le métayage est ignoré. Les travaux sont effectués en famille ; celles-ci sont assez étoffées. Quelques salariés Betsileo viennent travailler au moment des labours comme tâcherons, deux ou trois jours seulement. D'ailleurs, ces étrangers ont peu de chance de pouvoir s'établir dans le village car il y règne un état d'esprit particulier. Alors que dans bien des hameaux l'entraide est d'usage commun, ici ce n'est pas le cas malgré le prêt des instruments aratoires à titre gratuit. Par contre il existe encore des terres à travailler du côté ouest du

finage. Elles sont la propriété de cultivateurs riches qui refusent de les louer. Ces terrains, relativement fertiles, restent donc inemployés.

L'habitat est ancien. L'agglomération a été déplacée à deux reprises. Primitivement située en position défensive sur la colline du Sud-Est, elle est descendue sur une croupe moins élevée, à l'Ouest près des modestes rizières. Le village s'est fixé en bordure de la route lors de l'ouverture de celle-ci. Il n'en tire aucun avantage apparent. Les 18 cases sont disposées du côté sud de la piste, sans ordre. Il est à remarquer que trois d'entre elles sont très bien entretenues et présentent une architecture plus urbaine que les autres.

Le système de culture d'Antaboaka présente une triple originalité :

- la culture dominante n'est pas celle du riz, comme dans les autres villages du pays merina ;
- une culture spéculative intervient pour compenser le manque à gagner des cultures vivrières traditionnelles ;
- les cultures sèches de *tanety* (*) ont un caractère intensif qui confère au paysage un cachet particulier : l'occupation continue du terroir. Il s'agit en somme d'une adaptation de la vie rurale aux conditions défavorables, conditions topographiques et climatiques.

Aratikely

Altitude : 1 600 mètres. A l'est de l'Ankaratra, plusieurs villages, une vaste plaine dominée par le Manjakatempo. Au déclin du jour les uns se drapent dans leurs lamba et les serrent frileusement, les autres sont engoncés dans leurs lainages. L'homme, petit, sec, le regard froid répond brièvement, économise les mots, les laisse filer d'une voix basse et ferme. Conversation sans animation, mais pour conclure nous avons droit à une fougueuse démonstration sur les nécessités de l'entr'aide et de la solidarité entre gens de bien. Sentiments coopératifs que nous apprécions hautement.

L'économie villageoise

Le terroir est vaste. Il comprend une forêt de mimosées, des *tanety* (*) plus ou moins couvertes de cendres volcaniques et

(*) Voir note 7.

une plaine rizicole. Les sols de cette plaine sont noirs et il est probable que l'apport d'éléments volcaniques a considérablement accru la valeur de ces alluvions. La plaine sert de niveau de base local à un ruisseau aux eaux claires, affluent de l'Anki-neheny. Les *tanety* (*) qui bordent les rizières sont comprises dans le terroir du village, ainsi que des parcelles insérées dans le finage d'autres villages au sud.

La culture fondamentale est celle du riz de pluies, le *vary vakiambiaty*. L'eau est abondante. Deux prises en amont du village alimentent des canaux dont la fonction essentielle est d'alimenter les pépinières. Ces mêmes canaux ne sont utilisés en période de culture, après repiquage, que si l'année est sèche. Il semble que les précipitations de saison des pluies soient suffisantes. Les pépinières sont situées au niveau et à côté des rizières. Si l'eau ne fait pas défaut, par contre il fait trop froid pour tenter un *vary aloha* (13) ou un *vary siha* (14). L'hiver commence à la mi-avril et finit en fin août.

Les labours sont faits à l'*angady* (**); le hersage est aussi l'une des pratiques, mais des plus limitées. En effet le piétinage reste à l'honneur dans un but bien précis : mélanger le fumier à la terre et enfouir les mauvaises herbes. Il se fait évidemment sous eau. Le calendrier culturel révèle un curieux dédoublement. Les labours ont lieu en juillet, en pleine saison sèche, après assèchement des rizières par drains périmétraux. Les semis en *ketsa* (15) sont faits en deux fois : un semis de riz précoce en juillet et jusqu'au 10 août, un semis de riz tardif avant le 25 septembre. Du moins les semis doivent-ils être achevés à cette date, condition impérative sous peine d'un retard dans le cycle végétatif, fort préjudiciable à la récolte. Les repiquages doivent être terminés le 15 novembre au plus tard. La récolte a lieu en mars et avril, fin de mois. La principale variété de riz, pour ne pas dire la seule, est le *Telorirano*, dont le cycle serait de 7 mois. Quant aux rendements il est impossible de les évaluer, même grossièrement. En effet, toute la récolte est engrangée dans des sortes de silos creusés en terre et dénommés *somtira*. On y puise au fur et à mesure des besoins, sans comptabilité. Une seule indication valable : les orages et la grêle d'avril ont sensiblement réduit les récoltes surprises aux champs en pleine moisson.

Les cultures sèches sont moins variées que dans les zones

(*) Voir note 7.

(13) Riz de saison sèche.

(14) Riz de saison intermédiaire.

(**) Voir note 9.

(15) Pépinière.

bordières du massif de l'Itasy. Ce sont le manioc, le maïs, les haricots, les patates et la pomme de terre. Les têtes de vallée et les *tanety* (*) leur sont réservées quand les sols conviennent. Mais la valeur de ces terres est fonction des quantités de fumier qu'on peut y mettre. Par ailleurs, l'exploitation de nouvelles terres est soumise à un débroussaillage préalable. Ce défrichement est rendu obligatoire étant donné que la population est en accroissement. D'autre part une partie des terrains ancestraux, ou prétendus tels, a été attribuée à la station forestière toute proche. Le calendrier de ces cultures sèches est remarquable par la rapidité de la végétation. Les patates sont plantées en début septembre et récoltées en fin janvier. Le manioc est bouturé en poquets au cours des mois d'août et de septembre, la récolte a lieu deux ou trois ans après selon les besoins annuels. Le maïs et les haricots sont complantés en même temps, au début du mois de septembre. La récolte a lieu en février pour le premier, en novembre pour les seconds. Les pommes de terre suivent le même calendrier que les haricots. Cependant, il s'y ajoute une seconde récolte, « *ovy siha* », dont la plantation a lieu en février et la récolte en mai. Dans ce village on ne méconnaît pas la valeur des assolements sur les *tanety* (*). Ces *tanety* sont des pointements trachytiques. La valeur des sols n'y est maintenue que par des assolements et des apports de fumier.

- Première année : manioc ;
- Deuxième année : maïs et haricots complantés ;
- Troisième année : tabac, mais cette culture est épisodique (?) ;
- Quatrième année : retour au manioc.

On n'ignore pas, à la suite d'expériences, qu'un terrain constamment cultivé en manioc finit par devenir stérile, le tubercule dégénère.

Les cultures arbustives font l'objet d'une certaine activité qui a revêtu un caractère coercitif dans le passé. En effet l'administration forestière aurait obligé les paysans du village à entretenir des pépinières de pins et d'arbres de reboisement. En fait, le village lui-même est entouré de jardins complantés de fruitiers. Parfois ces arbres sont plantés en bordure même des pièces cultivées. Les espèces sont celles des pays tempérés et subtropicaux : bibassiers, pêcheurs et pruniers. Pas de pommiers qui n'ont pas pu être adaptés à la terre.

(*) Voir note 7.

Le train de culture est soutenu par un cheptel important qui est estimé à deux cents têtes. Les villageois sont naisseurs, aussi les achats à l'extérieur sont-ils réduits. Les bêtes sont entretenues de deux manières. Une partie du troupeau est au pâturage dans le secteur boisé et les « prairies » adjacentes. Une autre fraction est nourrie au village, dans les parcs à bœufs. Sa provende est constituée par de la paille de riz, été comme hiver et par un apport de manioc quand il y en a suffisamment. Les bêtes sont vendues pour assurer le paiement des impôts. Ce cheptel bovin a deux fonctions bien précises : produire du fumier et piétiner les rizières. Le fumier est abondant, mais il ne peut pas être transporté par charrettes car le sol est trop mou et les chemins de dégagement n'existent pas. Le mode de transport est la *sobika* (16) ; le fumier est transporté sec comme il se doit. La brouette est ignorée. La seconde fonction, le piétinage, est tout aussi importante. Les vaches et les veaux y participent. Cet exercice est fortement apprécié. En plus de son utilité agronomique, il a la particularité de renforcer « la santé » des animaux. En réalité, le piétinage a une valeur sélective que le paysan n'avoue pas trop ouvertement : les animaux qui ne s'en relèvent pas sont jugés chétifs et leurs propriétaires s'en débarrassent. Ces ventes ne sont pas du type spéculatif. Rien de tel, d'ailleurs, en ce milieu rural.

Le type de culture est essentiellement vivrier, car toutes les productions sont autoconsommées en priorité. Si on tient compte que l'arachide n'est pas cultivée, que la production du tabac est occasionnelle, les seules ventes concernent les cultures annexes. En effet les chefs de famille sont contraints parfois de vendre quelques *sobika* (*) de riz. Cette année plusieurs ont aliéné jusqu'à 400 kilos de riz « pour l'impôt », ce qui représente au cours de 12 francs, presque 5 000 FMG. La commercialisation des produits touche indirectement toutes les productions du village, mais pas d'une manière systématique. Les surplus réels sont aliénés, la part des réserves faite. Ces ventes sont irrégulières, elles varient selon les années. Il est toujours trop délicat de savoir si le village emprunte à des usuriers ou s'il est placé dans l'obligation d'aliéner des surplus « fictifs ». Dans le cas présent, la collecte des produits n'est pas organisée systématiquement et chacun vend pour son compte sur le marché local.

(16) Corbeille.

(*) Voir note 16.



Le village

Le site est celui d'une éminence qui domine la plaine de 5 mètres. L'accès, un chemin étroit, est délimité par des parcelles mises en défens et complantées d'arbres, de patates, de haricots. Sur le pourtour de l'agglomération des terrasses minuscules ont été aménagées en terrains maraichers ou en planches de tabac. Sur la face sud du village des parcs à bœufs bien aménagés sont ombragés de pêcheurs. L'agglomération comprend 20 cases ; il s'y ajoute un écart de 4 maisons à une centaine de mètres vers le Nord-Nord-Est. Ces maisons sont entourées de murs, de haies ou de palissades qui limitent des cours ou des petits jardins ; ces dépendances sont prises sur les domaines particuliers et non sur celui du village. L'entretien des rues remarquables de propreté, est une servitude commune. L'emplacement du village pratiquement au niveau des rizières n'offre pas que des avantages. L'agglomération est construite sans plan, la disposition des maisons y est anarchique. La circulation des charrettes y est impossible. Comme l'approche des champs par les véhicules est gênée, le transport du fumier et la rentrée des récoltes sont difficiles. Dans ces conditions tout se fait à bras. Par contre les communications avec l'extérieur sont plus faciles, le marché le plus proche est à un kilomètre vers l'Est. L'axe routier Ambatolampy-Faratsiho passe à 500 mètres. La desserte vers Ambatolampy ne demande pas plus d'une demi-heure en saison sèche, par taxi-brousse. La communauté ne vit pas dans l'isolement.

Le chef de village n'a pas été à même de donner le nombre exact d'habitants ni la composition de la population par âge. Ce qui n'est pas étonnant car Andraratikely dépend du gros village d'Andraraty plus à l'Ouest. Cependant la population enfantine devrait être connue car les soucis de scolarisation sont les mêmes que partout ailleurs. Pour Andraraty, 72 hommes paient l'impôt. Ils sont mariés en majorité. Quant aux enfants, ils sont nombreux et c'est le moins qu'on puisse dire, car certaines familles en comptent plus de 12 !

Tous les paysans sont propriétaires fonciers, soit à titre personnel, soit dans le cadre familial. Chacun possède en moyenne 1,5 hectare de rizière d'un seul tenant ou en parcelles dispersées. Ce morcellement est un fait récent provoqué par l'accroissement démographique et les héritages qui s'en sont suivis. Les surfaces de rizière des différents chefs de famille se sont réduites au fil des années. Au contraire de la plaine les *tanety* (*) n'ont pas fait l'objet d'une appropriation indi-

(*) Voir note 7.

viduelle. Le bornage n'existe pas, car l'immatriculation est une charge beaucoup trop lourde pour ces petits cultivateurs. Par ailleurs le village est contigu à la station forestière et le *dorotanety* (*) lui est interdit. Les *tanety* (**) peuvent être mises en culture après un défrichement de la forêt de mimosées, opération soumise à une autorisation préalable, délivrée par l'administration. Chaque chef de famille propriétaire d'un terrain et d'une case possède en outre son jardin potager. Ces jardins sont disposés autour du village en terrassettes. Le stock des plantes cultivées est bien modeste : citrouilles et choux qui servent à alimenter les porcs et quelques légumes destinés aux humains dont les inévitables brèdes. L'entretien de ces « carrés » est extrêmement pénible : en saison sèche ils sont arrosés à la main car bien au-dessus du niveau des canaux. Malgré l'apport constant de fumier et des façons culturales très soignées, les rendements ne sont pas suffisants au gré des paysans.

L'un des traits les plus caractéristiques de la vie agricole est le développement de l'entraide. Les salariés n'ont pas de place dans ce village. Les travaux des champs et toutes les opérations culturales sont réglées par une coopération active. Etant donné que le matériel agricole n'est pas abondant, il est prêté ou loué. Cette location se fait selon des modalités variables. Le plus souvent la rémunération du travail est fondée sur l'unité de surface. Ceci laisse supposer une rétribution des services en « travail équivalent », car les ressources monétaires sont bien réduites. Par la force des choses, semble-t-il, et par une disposition propre aux communautés malgaches, le travail collectif est devenu l'une des bases de la vie économique. Ce travail collectif est remarquablement efficace. Les contingences climatiques imposent un rythme rapide aux travaux rizicoles. Les labours ne demandent que 15 jours, le repiquage 5 ou 6 jours, 10 au maximum. Si l'on songe que cette période est aussi celle du départ des cultures sèches, les opérations sont singulièrement accélérées et les surfaces cultivées sont de l'ordre de 150 hectares. Le gros des occupations est bloqué entre la fin août et le mois de février. Par rapport aux moyens matériels, seul un calendrier établi avec soin et rigoureusement suivi permet d'expliquer une telle rapidité d'exécution. L'entraide semble se prolonger jusqu'aux soucis de la vie quotidienne. Cependant, il faut croire qu'elle n'est pas poussée jusqu'à l'identité des intérêts particuliers. Des paysans pratiquent un petit négoce portant sur des produits fabriqués ou des den-

(*) Voir note 11.

(**) Voir note 7.

rées que le village ne produit pas. Commerce modeste certes, inhérent à toute cellule rurale ne pouvant vivre en autarcie complète, mais qui implique de petits bénéfices. D'ailleurs ceci est nécessaire, car en année trop « froide » le riz arrive à manquer. Il faut alors en acheter, en compléter par la consommation des pommes de terre, ce qui est un pis aller. Quoiqu'il en soit, la question de l'alimentation n'est pas insoluble au moment des soudures.

Andraratikely organise la vie économique autour de la rizière qui absorbe la somme de travail la plus importante. Le calendrier des travaux agricoles est soumis à celui du riz qui atteindrait, ici, une limite climatique.